

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Note de lecture

La construction de savoirs pour l'action, Marie-José Avenier et Christophe Schmitt (dir.), Paris, L'Harmattan, collection « Action & Savoir, Série Rencontres », 2007.

Julie Boissonneault

Volume 3, numéro 2, mars 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/602479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/602479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boissonneault, J. (2008). Compte rendu de [Note de lecture / *La construction de savoirs pour l'action*, Marie-José Avenier et Christophe Schmitt (dir.), Paris, L'Harmattan, collection « Action & Savoir, Série Rencontres », 2007.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 3(2), 183–186. <https://doi.org/10.7202/602479ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Note de lecture

La construction de savoirs pour l'action
Marie-José Avenier et Christophe Schmitt (dir.)
(Paris, L'Harmattan, collection « Action & Savoir,
Série Rencontres », 2007)

JULIE BOISSONNEAULT
Université Laurentienne

L'ouvrage que dirigent Marie-José Avenier et Christophe Schmitt dessine le pourtour de ce que les chercheurs relevant d'une épistémologie pragmatique (sciences de la gestion et sciences de l'éducation) qualifient de « savoirs d'action » ou de « savoirs actionnables ». L'objectif est d'éclairer les discours en identifiant les embûches sémantiques, conceptuelles, systémiques, ontologiques et épistémologiques de ces savoirs et en les resituant dans le contexte des sciences de l'action afin de permettre une meilleure préhension de leur scientificité.

Deux grandes parties découpent l'ouvrage. La première – « Savoirs d'action, savoirs actionnables, de quoi parle-t-on ? » – est, comme son titre l'indique, d'ordre sémantico-conceptuelle. Quatre chapitres traitent des notions et des concepts véhiculés par le vocable « savoir » en mettant de l'avant le fait que la langue, porteuse de référents socio- et scientifico-culturels, entretient une imagerie dont il est parfois difficile de se départir. Les auteurs tentent d'y expliquer ce que sont les « savoirs d'action » et les « savoirs actionnables » à l'aune du « savoir » pour déconstruire les premiers, puis les reconstruire.

La seconde partie – « Des savoirs d'action aux savoirs pour l'action » – propose, elle aussi en quatre chapitres, des repères pour communiquer les savoirs d'action ou les savoirs actionnables, et ce, dans le but de les traduire dans des épistémologies scientifiques. Les auteurs cherchent à

actualiser, voire à rendre « actionnables » les savoirs dans un discours relevant de sciences où l'action est savoir et où le savoir est action.

Ces grands découpages proposés par les directeurs de l'ouvrage ne sont pas étanches : ils sont perméables l'un à l'autre puisque les divers auteurs puisent à même le discours tenu par les uns et les autres pour se frayer un chemin dans la diversité des perspectives. C'est là le mérite de l'ouvrage : tenir un discours qui ne sombre pas dans le morcellement. Confrontés à trois grandes questions – la mise au point entre les savoirs d'action et les savoirs scientifiques, la posture des chercheurs et des experts-praticiens travaillant avec des savoirs d'action et la communication entre le monde scientifique et le monde de la pratique – les auteurs contribuent tous à mettre à nu les ambiguïtés et les interprétations diverses dans une tentative de conciliation, de délimitation, de déconstruction et de reconstruction.

Savoirs d'action et savoirs scientifiques

Sans céder à la tentation de la simple dualité, les auteurs juxtaposent ce que peuvent revêtir les concepts de « connaissances » et de « savoirs », notions polémiques et hautement tributaires de l'imagerie populaire, mais surtout de la culture scientifique. Alain Charles Martinet fait le jour sur les différences sémantiques du terme « savoir », et aussi selon qu'il se conçoive au plan individuel ou dans le cadre d'une représentation collective, selon que sa trajectoire s'inscrive dans une perspective ontologique ou épistémologique. Éclatent ainsi divers clivages duels qui façonnent nos rapports au savoir. Connaître n'est pas savoir (*knowing is not knowledge*), mais savoir n'est pas pour autant connaître dans les sciences de l'action. Jean-Marie Barbier reprend les glissements sémantiques qui se produisent entre « savoir » et « connaître », et resitue le « savoir d'action » dans le champ dont il émane : celui de la pratique professionnelle. Surgissent alors d'autres ambiguïtés conceptuelles, notamment celle de la dichotomie « capacité – aptitude », elle-même mise en porte-à-faux face à la « compétence ». Toute tentative de reconceptualisation des savoirs suscite ainsi un enchaînement de précisions sémantiques. Philippe Astier cherche à établir et à préciser l'articulation entre l'action et le savoir par le biais des activités discursives. Le « savoir », pour être traduit en action, et l'action pour être traduite en « savoir », doivent être énoncés. L'énonciation permet

de désingulariser, puis de resingulariser l'expérience en action, d'abord, puis l'action en savoir.

Posture des acteurs : rapport entre les chercheurs et les praticiens

Comment les savoirs produits dans le cadre d'une action collective regroupant des acteurs différents et souvent divergents – praticiens et chercheurs – peuvent-ils acquérir une valeur scientifique ? Géraldine Rix revient ainsi sur les fondements ontologiques et épistémologiques propres aux sciences auxquels elle soumet l'analyse de l'action, de l'activité et de l'expérience qui composent les « savoirs d'action ». La question au cœur du débat est celle du parcours dans la conceptualisation et dans la généralisation des « savoirs » admis par le monde scientifique. Peut-on admettre que les savoirs puissent émaner du terrain ? Si oui, quel est le rôle du chercheur dans cette configuration ? Quelle est la valeur scientifique de sa contribution s'il est lui-même à la fois acteur et intervenant sur le terrain ? Pour y répondre, Albert David propose un questionnement inverse à la norme : les savoirs produits dans l'action, c'est-à-dire les savoirs provenant des praticiens, peuvent-ils acquérir une valeur de scientificité aux yeux des chercheurs ? Il s'agit donc de concilier l'apport de chercheurs-intervenants ou d'experts-praticiens non formés à la recherche dans la construction de savoirs. Marie-Josée Avenier fait alors intervenir les acteurs dans la transformation de connaissances tacites issues de l'expérience, en savoirs reconnus par la communauté scientifique. Tous conviennent de la nécessité de la co-construction de ces savoirs et de l'importance de reconvenir du rôle des acteurs.

Communication entre les acteurs du terrain et du monde scientifique

Dans cet espace de co-conception des sciences de l'action, un fossé sépare recherche et pratiques, « savoirs » reconnus par l'institution académique et « savoirs » attestés par le terrain. Christophe Schmitt en fait état et tente de réduire la distance pragmatique, conceptuelle et épistémologique entre l'un et l'autre afin de faire le jour sur la complémentarité des deux. Pour rendre actionnables les savoirs provenant de la recherche, encore faut-il être en mesure de les communiquer aux praticiens. Pour accéder aux savoirs d'action, les chercheurs se trouvent en rupture épistémologique, en pleine praxis, comme le soutient Pascal Lièvre. Cette trajectoire nous ramène ainsi à

l'ambiguïté sémantico-conceptuelle que soulèvent ces concepts selon la valeur qu'on leur attribue. Tout un travail épistémique est donc à faire pour faciliter le passage des connaissances et des savoirs d'experts-praticiens aux savoirs scientifiques et vice versa.

En bout de ligne, la complexité systémique est évidente, mais pas pour autant résolue. Bien que le chercheur soit l'acteur tout désigné pour traduire les savoirs d'action émanant du terrain en savoirs scientifiques, c'est-à-dire en produisant leur forme théorisée, l'expert-praticien est tout autant désigné pour rendre ces savoirs actionnables. Tout réside donc dans le rapport de l'un à l'autre et dans la préhension de la pertinence qu'a l'un de l'autre.

Ce va-et-vient entre savoirs construits dans le cadre d'épistémologies différentes, entre des mondes qui communiquent maladroitement l'un avec l'autre en raison de visées souvent non traduites ou traduites en termes non explicites, et entre des acteurs qui font appel aux mêmes vocables pour parler de concepts qui s'apparentent dans la forme, mais non dans le fonds, contribue à lever le voile sur le travail qui s'impose et qui reste à faire. Malgré le mérite de sa complexité discursive, l'ouvrage est rédigé par et pour les chercheurs, n'établissant ainsi pas de pont entre les deux mondes dont il est question tout au long de l'ouvrage. C'est là son talon d'Achille.